

Michèle Laliberté



# NATIVA (1884-1955)

# LA MAÎTRESSE DE CAMILLIEN

De la même auteure

New Orleans, 2012.

Paris, Berlin, New York en chansons traduites. De la conscience

ethnoaffective du sujet traduisant, University Press of the South,

# NATIVA (1884-1955)

# LA MAÎTRESSE DE CAMILLIEN

Michèle Laliberté



Les Éditions Sémaphore 3962, avenue Henri-Julien

Montréal (Québec) H2W 2K2 514 281-1594

info@editionssemaphore.qc.ca / www.editionssemaphore.qc.ca 

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

Direction littéraire : Tania Viens Révision et correction d'épreuves : Annie Cloutier Graphisme de la couverture : Christine Houde Mise en page: Christine Houde

Illustration de la couverture : Léandre Martin-Meilleur

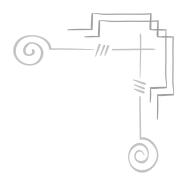
ISBN 978-2-924461-77-8 Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2021

© Les Éditions Sémaphore et Michèle Laliberté

539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Québec) Canada H4N 1S2 Tél.: 514 336-3941

www.dimedia.com

Diffusion Dimedia



### **AVANT-PROPOS**

Bien qu'il s'agisse du journal fictif de Florida Faubert Laliberté, grand-mère de l'auteure, les événements qui composent cette histoire sont inspirés de faits réels. Pour retracer l'histoire de Nativa, l'auteure s'est basée sur des documents d'archives, mais aussi sur des anecdotes qui lui ont été transmises par les membres de sa famille.

Les noms des lieux et des personnages n'ont pas été modifiés et n'ont rien de fictif.

Pour reconstruire la mémoire, au-delà des mensonges,

À mon neveu David.

À la mémoire de mon cousin Jean-Pierre, mort de la Covid-19 le 23 avril 2020.

À mes nièces Marie-Annick et Karine.

de la honte et de l'oubli.

La plus grande chose du monde, c'est de sçavoir estre à soy.

— Amos Oz, How to Cure a Fanatic

— Montaigne, Les Essais

insula, half attached to the mainland, half facing the ocean — one half connected to family and friends and culture and tradition and country and nation and sex and language and many other things, and the other half wanting to be left alone to face the ocean.

No man and no woman is an island, but everyone of us is a pen-

L'objectif seul nous donne de l'objet une image capable de « défouler », du fond de notre inconscient, ce besoin de substituer à l'objet mieux qu'un décalque approximatif : cet objet lui-même, mais libéré des contingences temporelles. Ces ombres grises ou sépia, fantomatiques, presque illisibles, ce ne sont plus les traditionnels por-

traits de famille, c'est la présence troublante de vies arrêtées dans leur

durée, libérées de leur destin. La photographie embaume le temps.

— André Bazin, Qu'est-ce que le cinéma?

### MEMBRES DE LA FAMILLE

# Sainte-Cécile-de-Valleyfield (Québec)

Alfred Faubert (1852-1931), papa

Philomène Milot Faubert (1854-1895), maman

Zélia Élise Milot (1852-1915), sœur de Philomène, ma tante

Alexandre Mileau (1862-1921), frère de Philomène, mon oncle

Odile Bertha Milot (1869-1947), sœur de Philomène, ma tante Alfred Faubert (1877-1951), fils de Philomène et Alfred, mon frère

Dianna Faubert (1880-1951), fille de Philomène et Alfred, ma sœur

Raoul Faubert (1882-1902), fils de Philomène et Alfred, mon frère Nativa Faubert (1884-1955), fille de Philomène et Alfred, ma sœur

Florida Faubert (1886-1964)

David Faubert (1889-1948), fils de Philomène et Alfred, mon frère Évelina Faubert (1891-1969), fille de Philomène et Alfred, ma sœur Josepha Faubert (1894-1950), fils de Philomène et Alfred, mon frère

# Lewiston (Maine)

Alexander Mileau, Jr. (1890-1955), fils de Alexandre Mileau et Marie Louise Dupuis, mon cousin Florida (Flori) Mileau (1892 - ?), fille de Alexandre Mileau, mère inconnue, ma cousine

## Montréal (Québec)

Adélard Laliberté (1879-1940), mari de Dianna Faubert, mon beau-frère Joseph-Aimé Laliberté (1890-1937), frère d'Adélard, mon mari

Hubert Laliberté (1925-2017), mon fils

Yolande Lecavalier (1927-2018), épouse de Hubert, ma belle-fille

Gilberte Laliberté (1911-1993), ma fille

Maurice A. (1908-1976), mari de Gilberte, mon beau-fils

Jean-Pierre A. (1941-2020), fils de Gilberte Laliberté et Maurice A., mon petit-fils France Laliberté (1951-), fille de Hubert Laliberté et Yolande Lecavalier, ma petite-fille

Jean Laliberté (1952-), fils de Hubert Laliberté et Yolande Lecavalier, ma petite-fils

Michèle Laliberté (1961-), fille de Hubert Laliberté et Yolande Lecavalier, ma petite-fille

## Dundee (Québec)

Germaine Quenneville Faubert (1908-1993), épouse de Josepha Faubert, ma belle-sœur Gérard Faubert (1930-2021), fils de Josepha Faubert et de Germaine Quenneville Faubert, mon neveu In e lui a pas fait mal. C'est ce que je me dis sans cesse depuis près d'un an. Ce souvenir m'assaille et me rend folle. Il l'a touchée. C'est tout. Il ne lui a pas fait mal. L'hiver dernier. Dans la maison de Sainte-Adèle. Au beau milieu de la nuit.

Il est entré dans la chambre du bébé sans faire le moindre bruit, a fermé la porte très doucement derrière lui, et s'est assis dans la chaise berçante, en faisant bien attention de ne pas faire craquer le plancher de bois sous le petit tapis de nattes. Je me suis mise à chercher mes lunettes, en tâtant nerveusement le plancher froid. Rien. La rage m'a envahie : je les avais oubliées. J'étais cachée dans le grand garde-robe depuis au moins deux heures, assise dans le panier à linge, épuisée, les muscles endoloris. Je voulais à tout prix savoir ce qui se passait dans cette chambre.

Il est resté là un bon moment, à regarder l'enfant, complètement immobile. On entendait à peine sa respiration. J'étais pétrifiée, terrifiée à l'idée qu'il pourrait s'en prendre à elle. Je retenais mon souffle du mieux que je pouvais. Mon dos et mes jambes de petite vieille me faisaient terriblement mal. J'ai essayé de me redresser un peu, mais la douleur était insupportable. Je me suis recroquevillée à nouveau. J'ai eu très peur de laisser échapper un cri, ou d'être obligée de demander de l'aide pour sortir de ma cachette. J'ai tenu bon.

Les minutes passaient. On n'entendait ni le tic-tac de l'horloge ni le bruit sourd de la fournaise. Un silence hivernal assiégeait la maison endormie. Il s'est levé et a découvert l'enfant, en rabattant la couverture vers le bas. Le bébé respirait paisiblement dans son sommeil. Mon cœur battait la chamade, j'ai voulu crier, mais j'en étais incapable. Tout mon corps était paralysé, aucun son ne pouvait sortir de ma bouche. J'ai été prise de nausée; j'ai fermé les yeux en me tenant le ventre, courbée vers l'avant. Quand j'ai osé regarder à nouveau, il était en train de déboutonner le pyjama de la petite, pour que la peau du ventre soit mise à nue.

Il se tenait debout, penché au-dessus des barreaux du lit, et son souffle devint plus court. Il a écarté les deux pans du pyjama, puis s'est mis à caresser la poitrine de l'enfant. Il effleurait de sa main droite la peau tendre du bébé pendant que de la main gauche, il descendait la fermeture éclair de son pantalon, le torse appuyé contre le rebord du lit. Il a sorti son membre et a commencé à se caresser. Visiblement inconfortable, il s'est tourné afin de changer de main. La gauche sur l'enfant, la droite à l'ouverture de sa braguette. Il se caressait d'un mouvement de va-et-vient d'une lenteur désinvolte, tranquille, ses doigts effleurant délicatement la petite, qui dormait toujours. Il a poussé un petit gémissement, à peine audible, et il s'est arrêté net. Il s'est redressé, puis retourné en traînant la chaise sur son tapis pour qu'elle se retrouve tout contre le lit. Il a laissé son pantalon tomber par terre, puis s'est assis, toujours en évitant de faire le moindre bruit. Il a contemplé l'enfant pendant de longues secondes avant de glisser sa main gauche à travers les barreaux, jusqu'à ce que le bout de ses doigts effleure la peau nue. Il a pris son sexe de la main droite et s'est mis à se masturber, doucement au début, puis de plus en plus fort, en haletant. J'ai cru que j'allais vomir.

La berceuse a basculé vers l'arrière, le plancher a craqué et l'enfant a soudainement ouvert les yeux. C'est à ce moment qu'il s'est raidi et a laissé échapper un petit cri, la main appuyée fermement entre ses jambes, comme s'il était pris tout à coup d'une douleur insupportable. Mais il ne souffrait pas. Il jouissait.

Sœur Laetitia, ma garde préférée, m'a donné ce magnifique livre blanc. Grâce à cette infirmière généreuse et attentionnée, je peux maintenant consigner tous mes souvenirs. C'est la seule personne en qui j'ai confiance. Elle m'a promis de ne pas lire mon journal et de le cacher au besoin. En passant près de moi tout à l'heure, elle m'a fait un clin d'œil, les bras chargés de draps propres. C'est elle qui a fait venir mon gros coffre en cèdre, dans lequel j'ai conservé tous mes *scrapbooks*. Vieilles photos, cartes postales, lettres jaunies par le temps, coupures de journaux, poèmes et chansons. Les souvenirs de toute une vie. Ils m'aideront à reconstruire la mémoire.

La lecture du chapelet va commencer, et je devrai arrêter d'écrire. « Je vous salue Marie pleine de grâce... » Nous répétons cette prière pendant quinze minutes, quatre fois par jour. « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Je vous salue Marie, pleine de grâce... » Le soir, c'est avec la voix monocorde du cardinal Léger que nous prions, assises en demi-cercle autour de la radio. Une religieuse éteint ensuite l'appareil et pousse à tour de rôle chaque chaise roulante de bois pour la remettre à sa place. Une autre garde arrive pour aider à mettre au lit chacune d'entre nous. La routine du soir, toujours la même, est dictée à la seconde près par l'émission radiophonique de Radio-Canada.

« Bonne nuit. Que Dieu vous bénisse! »

Huit petites vieilles amaigries qui n'en ont plus pour très longtemps. Huit petites vieilles incontinentes. Parfois démentes. L'âge et la solitude ne font pas bon ménage.

Je dois continuer d'écrire ce qui s'est passé pendant que j'ai toute ma tête. Avant de mourir. Tout. De Sainte-Cécile-de-Valleyfield à Montréal, en passant par Lewiston. Nativa. L'orphelinat. Camillien Houde. Les pensionnats. L'histoire qui se répète. Pour qu'on comprenne. Pour qu'on pardonne. « Si tu veux savoir où tu vas, regarde d'abord d'où tu viens », dit l'adage. Je vais tout mettre sur papier. Pour mes petits-enfants. En

espérant que j'en aurai la force. Finie la longue litanie de la Sainte Vierge à répétition! J'ai trop peu de temps. Finis les mensonges et les cachotteries! J'écrirai. Tout. Je m'appelle Florida, j'ai soixante-dix-sept ans, et mon gendre m'a faite prisonnière de cet hospice de petites vieilles décrépites en attente de la mort. Tout cela parce qu'une fois, je n'ai pas réussi à me retenir. J'ai fait mes besoins par terre, sur son beau tapis. Il me le reprochera jusqu'à la fin de mes jours. Maudit Maurice! Ça faisait longtemps qu'il voulait se débarrasser de moi.

J'avais presque neuf ans le 14 septembre 1895. Tout le monde s'était réuni pour fêter les quatre ans de ma petite sœur, Évelina. Mes deux grand-mères étaient là et monsieur Laflamme, notre voisin, était venu nous aider à éplucher le blé d'Inde, puisqu'il savait qu'on lui donnerait un ou même deux verres de bière.

Ma mère allait beaucoup mieux, et mon père avait retrouvé sa joie de vivre :

« A va survivre! Maudite consomption! J'ai toute essayé c'qui disent din journaux pis finalement ça' marché! C'é pas les injections de sang de chèvre din cuisses du docteur Saint-Onge qui ont fait effet; c'é pas l'sirop de térébenthine qu'on a acheté à Valleyfield non plus, ça c'é des histoires de charlatans, c'é l'monde d'la ville qui veulent juste faire d'l'argent avec nous autres; non, c'é d'avoir mangé du chien qui l'a sauvée! »

Au début du mois, avant que l'école recommence, mon père m'avait prise par la main et entraînée hors de la maison. Il souriait, comme si nous étions deux complices et que nous allions remplir une mission importante. J'étais comblée! Du temps toute seule avec mon papa, c'était rare! Nous avons traversé le champ de blé d'Inde presque en courant jusque chez monsieur Laflamme. Les épis étaient plus grands que moi! Il n'y avait que nous, le sentier de terre et des épis à perte de vue. Sans frapper, mon père a ouvert la porte et déclaré, tout essoufflé:

« Finalement, j'ai r'pensé à ça, Éphrem... J'vas t'en prendre un! »

Voyant que son ami ne comprenait pas, il a ajouté :

« Un chiot! J't'en prends un! C'é pour Évelina! C'é sa fête dans quinze jours, pis j'pense ben qu'a va aimer ça qu'on ait un autre chien. »

J'étais consternée. J'avais entendu mon père parler d'un article dans le journal disant qu'on pouvait guérir de la tuberculose en mangeant de la chair de chien. J'ai saisi tout de suite pourquoi il voulait soudainement ce chiot :

- « J'pense pas qu'c't'une bonne idée, popa! Voyons don! On a assez d'animaux comme ça! »
- « Ben non, Florida, ben non! Écoute-la pas, Éphrem! Donne-moi z'en un! Sont assez vieux, hein, y'ont ben deux mois? »
  - « T'es-tu sûr, Alfred? Philomène aimera pas ça, j'pense. »

Mais mon père a insisté, et c'est ainsi que nous sommes retournés à la maison avec un chiot que papa tenait à deux mains contre sa poitrine en marchant. J'évitais de regarder l'animal pour ne pas m'attacher. J'ai couru vers la maison entre les rangées de blé d'Inde. Les larmes coulaient doucement le long de mes joues.

Une fois arrivée sur le seuil de la porte, j'ai attendu, puis je me suis écriée :

- « Popa, vous pouvez pas faire ça! »
- « Y faut toute essayer pour sauver ta mère, Florida, toute! »

Nativa m'a lancé à travers la porte-moustiquaire :

« Où est-ce que vous étiez? Moman va pas bien! A l'a encore craché du sang! A fait beaucoup de fièvre pis a l'arrête pas de tousser! »

Papa était allé cacher le chien dans la grange. Je tenais toujours la poignée de la porte, mais au lieu de rentrer dans la maison, je me suis retournée et j'ai déguerpi comme un lièvre. Quand quelque chose n'allait pas, j'avais toujours le réflexe de me rendre au bord de l'eau.

La région du Haut-Saint-Laurent était bien différente dans ce temps-là; les Mohawks l'appelaient d'ailleurs *Cataracoui*, qui signifie « terre de glaise tirée de l'eau ».

Le grand canal de Beauharnois n'existait pas encore. Il sera creusé plus tard, en 1945. Notre ferme était à environ un mille et demi du lac Saint-François, sur le chemin de la Baie, presque au coin du chemin de la Seigneurie, à Sainte-Cécile-de-Valleyfield, qui est aujourd'hui Saint-Stanislas-de-Kostka. Pour aller à l'école, nous n'avions aucun pont à traverser puisqu'il n'y avait pas encore de canal à cet endroit : c'était la terre ferme jusqu'en ville.

Pour atteindre cet immense lac, un élargissement naturel du fleuve Saint-Laurent, il fallait suivre une petite crique qui menait d'abord à un grand marais. Ces marécages ont disparu. À l'aide de grosses roches, mon frère Alfred, mon père, mon oncle et mes cousins avaient réussi à faire un sentier qui traversait le marais jusqu'à la Baie des Brises. Je m'y rendais toujours lorsque j'étais triste ou anxieuse. Du moins quand ce n'était pas totalement inondé. C'était un endroit tout à fait féérique.

Dans les marécages vivaient alors une quantité phénoménale de reptiles et d'amphibiens de toutes sortes, ainsi qu'un grand nombre d'oiseaux et de canards. Il y en avait bien plus qu'aujourd'hui. Je me plaisais à écouter leurs chants et à admirer leur plumage lorsqu'ils étaient perchés sur les quenouilles. Ils volaient dans le ciel ou s'ébattaient au sol, dans les buissons et les joncs. Souvent, nous apercevions des aigles, ainsi que des pygargues à tête blanche. Je me souviens d'une espèce de canards au bec bleu, on les appelait les *bluebills*.

Depuis, la plupart de ces oiseaux ont malheureusement quitté la région ou ont tout simplement disparu. L'être humain ne cesse de prouver qu'il excelle dans l'art de la destruction : il se construit des baraques cordées les unes à côté des autres, au bord de l'eau, en détruisant l'habitat qui l'avait préalablement séduit et envoûté.

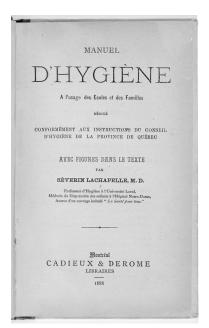
J'aimais me perdre dans cet univers sauvage et paradisiaque. Portées par le vent du large, les effluves de méthane qui s'échappaient des sédiments boueux du marais se mêlaient aux odeurs de la végétation environnante. Ce jour-là, une épaisse brume nous empêchait de voir l'autre côté du lac. En regardant l'écume des grosses vagues qui

se brisaient à la surface de l'eau, on aurait juré que c'était la mer. Enfin, c'est ce que je pensais devant l'immensité du lac brumeux. Je n'avais jamais vu la mer. Pas encore.

Pendant la semaine suivant la visite chez monsieur Laflamme, mon père incorporait à la nourriture de maman une bouchée de chair de chiot, qu'il avait fait bouillir le jour même où nous étions allés le chercher. Et il avait eu raison. Le jour de l'anniversaire d'Évelina, à mon grand bonheur, maman allait beaucoup mieux. Elle avait réussi à se redresser dans son lit, et m'a souri quand je suis montée à l'étage. Je l'ai regardée du passage, me tenant loin de la porte de sa chambre, car seule ma sœur Dianna avait le droit d'y entrer.

- « I love you, my sweet pumpkin! » s'est exclamée ma mère.
- « A va survivre! Le Bon Dieu est avec nous! » répétait mon père de l'escalier.

Elle ne toussait presque plus, et toute la famille était vraiment soulagée. Je n'osais pas franchir le seuil de la porte, même si le drap de coton qui bloquait habituellement l'entrée de la chambre était relevé. Dianna nous avait bien expliqué ce qu'elle avait appris à l'école : il fallait isoler les malades. C'était écrit dans son manuel d'hygiène.



COUVERTURE DU MANUEL D'HYGIÈNE (1888) DE DIANNA.

L'isolement devra être fait sans obstacle de la part de la famille, qui, comprenant les dangers de la contagion, se fera un devoir de ne pas exposer ses voisins à la maladie et peut-être à la mort. Un placard, mis en évidence, avertira tout le monde du danger qui menace par suite de la présence de la maladie contagieuse dans la maison. Le malade ne sera pas seulement isolé des autres membres de la famille, mais aussi de tous les objets qui l'entouraient habituellement; sa chambre ne devra plus contenir que les meubles indispensables; pas de tapis, pas de table, pas de chaises; rien que le lit sans ornements. Un drap de coton imbibé d'une solution désinfectante sera suspendu, au-dehors, à la porte de la chambre.

Dianna avait aussi expliqué que, puisqu'elle s'occupait de maman, elle devait rester en haut et porter des vêtements de coton qu'elle désinfectait avec une solution de zinc tous les jours :

- « Y'a la recette dans le manuel. R'garde! Il faut même que je change de vêtements avant de descendre en bas. »
- « Mon Dieu qu'c'é compliqué! avait rétorqué mon père. C'é quoi ça, la *contagion*? T'es sûre qu'y faut faire ça? Je sais qu'le médecin l'a dit aussi quand y'é v'nu, mais bonyenne que c'é compliqué! »

J'ai rejoint les autres au fournil. L'épluchette de blé d'Inde avait déjà commencé.

- « Viens nous aider, Florida! R'garde tout ce qu'on a à éplucher pis à égrainer! »
- Comme ma mère était malade depuis le printemps, mon père et Dianna n'avaient pas eu le temps de suspendre les épis pour les faire sécher. Il fallait s'occuper des plus

jeunes, préparer les repas et garder la maison propre. Mon père avait donc décidé de mettre tous les épis par terre dans le fournil, en veillant à ce que le bâtiment soit sec et bien aéré. Comme il avait beaucoup plu en août, les épis avaient mis quatre semaines à sécher, et nous devions aller les retourner chaque jour à la fourche pour ne pas qu'ils pourrissent.

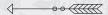
Les sœurs de ma mère vivaient en ville, à Valleyfield. Maman, Philomène Milot Faubert, avait épousé un cultivateur, Alfred Faubert, au grand dam de mes tantes, qui n'avaient pas voulu s'installer à la campagne comme leurs parents. Ce préjugé contre les paysans et ce sentiment de supériorité cultivé par la petite bourgeoisie citadine allaient se répercuter sur la vie de nos descendants jusqu'au siècle suivant. Contrairement à ses sœurs, ma mère faisait preuve d'une grande humilité et sa bonté infinie était légendaire. Parlant couramment le français et l'anglais, c'était une femme intelligente et articulée, vive d'esprit, qui critiquait ouvertement la religion, les politiciens et même Monsieur le curé.

J'ai toujours cette photo datant de 1890. Maman a les mains sur les hanches et regarde d'un air espiègle la photographe, sa petite Dianna, qui devait avoir dix ans. Ma mère est entourée de ses sœurs et de ma grand-mère, Euphrosine Knight Milot, une anglophone de la région, qui était elle aussi mariée à un fermier. À l'écart, la main sur la balustrade de la galerie, ma tante Zélia, la sœur aînée de maman, est vêtue d'une magnifique robe commandée par catalogue du magasin Eaton, situé à Toronto. Fixant l'objectif sous le soleil cuisant de ce mois de septembre exceptionnellement doux, elle ne pensait qu'à retourner chez elle, loin des bestiaux et des odeurs de fumier. Elle détestait la campagne.



Haut (de gauche à droite) : Bébé d'Euphrosine Milot (sœur de maman); Euphrosine Milot, 41 ans (sœur de maman); Philomène Milot Faubert, 36 ans (maman); Marie Milot, 32 ans (sœur de maman); Euphrosine Knight Milot, 59 ans (grand-maman); Zélia Élise Milot, 38 ans (sœur de maman).

Bas: Adolphe de Repentigny, 9 ans (fils de tante Zélia); Raoul Faubert, 8 ans (mon frère); Moi, 4 ans; Nativa Faubert, 6 ans (ma sœur); David Faubert, 1 an et demi (mon frère); Alfred Faubert junior, 13 ans (mon frère).



SUR CETTE PHOTO, ma sœur Nativa et moi sommes assises côte à côte dans l'escalier. Je n'avais alors que quatre ans et Nativa, six. Évelina et Josepha n'étaient pas encore nés. Ce jour-là, les femmes avaient décidé de faire du ketchup avec les dernières tomates de la saison. Les hommes étaient partis chercher deux vaches canadiennes qu'ils avaient achetées à l'encan quelques jours auparavant. Ils étaient allés jusqu'à North Georgetown en buggy! C'était à environ dix-huit miles de chez nous, et il fallait deux heures et demie pour y arriver en faisant trotter les chevaux presque tout le long du trajet. Mon père s'était mis dans la tête de produire du beurre et d'aller le vendre au marché. Il avait convaincu ma mère qu'il fallait acheter deux spécimens d'une race laitière renommée pour sa productivité, et on disait que la vache canadienne était la meilleure.

Il est facile de nous reconnaître sur la photo, Nativa et moi. Bras croisés, l'air de s'ennuyer... En fait, nous étions vraiment fâchées que les garçons aient eu le droit de jouer dehors pieds nus, alors que nous, parce que nous étions des filles, avions dû nous accoutrer de nos meilleurs habits. Je n'ai jamais compris pourquoi il fallait s'attriquer de la sorte, contrairement à nos frères et nos cousins. Je me souviens de la rage que je ressentais dans ma poitrine. Mon cœur de petite fille battait à grands coups. J'aurais tant voulu crier que tout cela était injuste.

